

Femmes du village, hommes immigrés et familles gitanes: les trois âges d'une main-d'œuvre saisonnière en Lubéron (1950-1999).

Marc Bordigoni

▶ **To cite this version:**

Marc Bordigoni. Femmes du village, hommes immigrés et familles gitanes: les trois âges d'une main-d'œuvre saisonnière en Lubéron (1950-1999).. Europaea, 1999, 1, pp.10-30. halshs-00162395

HAL Id: halshs-00162395
https://shs.hal.science/halshs-00162395

Submitted on 13 Jul 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FEMMES DU VILLAGE, HOMMES IMMIGRES ET FAMILLES GITANES: LES TROIS AGES D'UNE MAIN-D'ŒUVRE SAISONNIERE EN LUBERON (1950-1999)

Marc Bordigoni

Au cours d'une recherche concernant les populations gitanes en Provence, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec des agriculteurs[1] du pays d'Apt qui m'ont parlé du rôle que ceux-ci ont joué dans l'histoire de leur production: les cerises. Ce fut l'occasion d'évoquer l'histoire des main-d'œuvre qui ont assuré ce travail. En quarante ans, ces hommes, âgés aujourd'hui de 50 à 70 ans, ont vu travailler trois populations nettement différenciées; chacune pouvant être prise comme élément d'une configuration sociale différente marquée par un développement économique particulier mais aussi par des rapports entre employeurs et salariés saisonniers qui diffèrent dans les aspects de la vie quotidienne, au moment de ce temps partagé qu'est la cueillette. Ces éléments, accompagnant l'efficacité économique évidemment, permettent de comprendre les appréciations élogieuses dont les gitans[2] sont l'objet de la part de ces paysans, pourtant loin de l'angélisme de certains thuriféraires des populations nomades.

DES GITANS ET DES SAISONS

La participation des populations appelées «gitans» à la vie rurale est connue de longue date. Certains s'occupaient des couverts à étamer, des couteaux à aiguiser [Poitrineau 1992: 117]. D'autres vendaient de la petite mercerie, de la corde; d'autres encore ou les mêmes parfois, cueillaient l'osier sauvage et savaient confectionner des paniers de toutes formes, ou recanner les chaises [Lick 1998; Formoso 1986]. Quelques uns ont propagé le cinéma muet dans les campagnes au début de ce siècle [Doerr 1982; Formoso 1986: 60]. Nombreux sont ceux qui ont participé aux divers travaux de cueillette; les vendanges dans presque toutes les régions viticoles de France, mais aussi les fraises à Tours et les asperges à Amboise [Simmoneau 1987: 78], les pommes de terre, les oignons et les pommes en Haute Provence [Formoso 1986: 54], ou encore le genêt et le mimosa dans les Alpes maritimes. Et les cerises dans le Vaucluse, mais les gitans n'ont pas cueilli, de tout temps, ces fruits rouges ou blancs au pied du Lubéron.

LE TEMPS DES CERISES

Le pays d'Apt est un des hauts lieux français de production de fruits pour la confiserie. En particulier la cerise blanche, la bigarreau - celle qui a ce rouge si peu «cerise» dans les boites de salades de fruits. Elle se cueille en juin, le plus rapidement possible, en un unique passage dans l'arbre. Le fruit est fragile et doit être livré à la conserverie au plutôt, à midi pour la cueillette du matin, au coucher du soleil pour celle de l'après-midi.

Traditionnellement cette cueillette se fait «à forfait», c'est-à-dire que le cueilleur est payé en fonction de la quantité ramassée chaque jour. Sauf situation exceptionnelle, le prix du kilo ramassé est fixé à l'avance et il est le même dans l'ensemble des exploitations du canton. De plus en plus les machines - des vibreurs - remplacent les cueilleurs dans les arbres, mais elles nécessitent la présence, pour quelques jours seulement au lieu de trois semaines, de bras pour «tirer les bâches» sur lesquelles les fruits tombent. La cerise rouge quant à elle, est destinée à la table. Elle se cueille en mai, le plus soigneusement possible. La rouge doit avoir atteint une certaine maturité, tous les fruits du même arbre ne l'atteignent pas au même moment, question d'exposition. Deux, voire trois passages dans l'arbre sont à prévoir. Triées sur l'exploitation, les cerises sont emballées sur place avant de prendre la route pour trouver marché à leur taille (les plus gros diamètres, 26-28, partiront pour la Suisse, l'Allemagne, les plus petits iront en Angleterre où les fruits seront servis en apéritif).

Chaque exploitation a son propre rythme de vie, son organisation autonome. Pourtant des transformations les affectent toutes au cours d'une même période, choix de plantation, choix de main-d'œuvre... À ce propos, le recours à telle ou telle population pour constituer les équipes de cueilleurs ne se décrète pas uniformément dans un canton, une année donnée. Au contraire, on ne peut mieux parler de diffusionnisme qu'à propos de la manière dont se propagent certaines pratiques en milieu agricole, et c'est aussi le cas des liens entre agriculteurs et "Gitans". Un premier exploitant "s'essaye" à la nouveauté, sous le regard attentif de ses voisins. Bilan fait durant l'hiver, l'innovation sera reconduite et d'autres s'y essayeront aussi, ou au contraire la formule jugée inadéquate est abandonnée.

Le temps des femmes du village

La cerise est une culture traditionnelle de la région. Il était d'usage de faire appel à une main-d'œuvre locale, essentiellement féminine. Selon les exploitations, et les souvenirs de chacun, le recrutement était légèrement différent. Georges Navel témoigne qu'avant guerre, dans le Var et les Alpes Maritimes, le recours à la main-d'œuvre des journaliers, trimards ou immigrés italiens était fréquent [Navel, 1994 (1945): 217]; dans la vallée du Calavon les agriculteurs faisaient plutôt appel à la main-d'œuvre locale, essentiellement féminine:

> Jusqu'au années 65, il y avait beaucoup de main d'œuvre locale, ... il y avait des femmes de facteurs, femmes de gendarmes, la femme du coiffeur, la femme de l'artisan du coin, etc. même la femme du commerçant, les commerçants étaient pas aussi… hein, ben tout ça venait faire la saison des cerises, c'était de la main d'œuvre spécifiquement locale... [AD].

Revenu d'appoint pour la population locale, les cueillettes pouvaient se satisfaire de cette main-d'œuvre un peu fluctuante et relativement peu performante.

> Moi, je me rappelle mon oncle, à l'époque où il faisait travailler les femmes du village; elles avaient pas la résistance au travail qu'ont eu ces gitans (*voir ci-dessous*), et puis la femme du gendarme ou la dame du village, ben elle avait une vie privée aussi, tel jour elle voulait aller faire ses commissions, tel jour elle avait pas trop envie, tel jour il faisait trop chaud, ben ma foi... tant qu'il y avait pas de grosses quantités de récoltes... [BR].

Période où la modernité, en fait la vitesse, n'est pas encore reine, il demeure possible d'employer des personnes d'un certain âge à qui l'on offre ainsi un moyen de maintenir

tout à la fois des réseaux de solidarité et de pouvoir compléter des retraites ou des pensions peu importantes.

> ...les femmes des autres qui étaient un peu plus âgées, bon des femmes de retraités, des fois on a une femme de retraité, là, c'était une tante à ma mère, un peu éloignée, que son mari était retraité de la SNCF, elle venait un peu faire les vendanges, un peu les cerises, un peu les vendanges, il y en avait une autre l,à une d'un ancien paysan, à la retraite, bon son mari était mort, elle venait encore un peu, c'était une femme qui avait une soixantaine d'année hein, il y en avait trois, quatre comme ça... [MD].

L'organisation du travail se fait encore sur un mode ancien; on est dans un univers d'inter-connaissance, le matin, chacun(e) arrive dans les champs pour la journée, le repas de midi est pris en commun, et le soir, on rentre au village:

> ...surtout on avait des femmes, pour ciseler, pour tout ça, on avait des femmes; je me rappelle: ma mère nourrissait; on faisait la..., à midi elle nourrissait tout le monde, et le soir, tout ça repartait dans son foyer! [MD].

Le début des années '60 est marqué par un accroissement de la demande, donc par une augmentation de la production et un besoin de main-d'œuvre plus important. Cela correspond à l'arrivée des rapatriés d'Algérie. Durant quelques années, des femmes plus jeunes vont être disponibles pour accomplir la cueillette des cerises:

> C'était des femmes d'ouvriers, tout le monde travaillait, il y a eu beaucoup dans les pieds-noirs à l'époque des pieds-noirs quand ils sont arrivés, c'était en quelle année ça?

En 62

> Voilà donc il y avait encore à ce moment là; et là il y avait quelques familles qui sont arrivées sur Bonnieux et donc, quand ils sont arrivés, les hommes des fois avaient trouvé un boulot et les femmes faisaient un peu les saisons, cerises, vendanges; ça, pendant deux ou trois ans ça été ça, et puis après on a commencé à prendre des Espagnols [RD]

> ...et puis d'un coup tout ça hop on décidait de plus travailler, les jeunes ils avaient trouvé un boulot plein temps; et tout ça s'est recasé! [MD].

La génération des agriculteurs rencontrés a connu cette révolution sociologique de la campagne française et de la société française, augmentation de la production agricole et changement des exigences vis-à-vis de la main-d'œuvre, scolarisation des jeunes, et accès des filles au marché du travail salarié, élévation générale du niveau de vie:

> ...alors c'est là qu'on suit l'évolution des catégories socioprofessionnelles, l'amélioration du train de vie (.../...) et puis un beau jour on n'a plus vu venir les femmes des gendarmes, les femmes des facteurs ont disparues, les femmes des commerçants bien entendu il n'en était plus question, (.../...) les autres on ne les voit plus depuis longtemps, depuis cette époque. Ils ont leur train de vie qui s'est bien amélioré, et les femmes des gendarmes, il y en a plus beaucoup qui travaillent, et les femmes des facteurs non plus, c'est que parallèlement leur train de vie s'est bien amélioré. Moi, j'ai pas fait d'études bien précises, mais c'est un constat, c'est du bon sens, de l'observation des faits, je sais pas ce qu'il y a derrière, mais quand on a besoin d'argent on va travailler, et quand on en a moins besoin… Elles ont appris un autre métier en parallèle etc. [AB].

> ...parce qu'il y a eu une époque, il y a eu l'âge d'or de l'agriculture, y a 30 ou 40 ans de ça avec trois fois moins de superficie il faisait des ronds! Mon oncle et tout ça, et puis les impôts, il savait pas qui c'était, et la MSA non plus. Cette main-d'œuvre elle n'a plus... Et puis, ça a été une génération, je crois, de gens du village qui ont travaillé, une fois que cette génération a été à l'âge de la retraite, la génération d'après n'a plus pris; les derniers temps, les dernières personnes du village qui ont travaillé chez mon oncle, c'étaient des personnes entre 55 et 60 ans, hein (.../...) Puis les femmes à l'école, puis une partie des gens du village qui, étant allés... ayant fait des études, les jeunes avaient des emplois comme vous dites, des qui avaient plus

> besoin de ça... C'est une époque où il y avait encore pas mal de jeunes qui venaient bosser pour les vacances, hein, ça c'était encore dans les mœurs; mais de toute façon les impératifs du travail ne pouvait plus se satisfaire de cette main-d'œuvre! [BR].

La main-d'œuvre locale a donc subvenu aux besoins des cueillettes (cerises rouges et blanches, vendanges) jusqu'à la première moitié des années '60. Selon les exploitations, l'organisation du travail a varié, mais toutes ont connu un besoin nouveau de main-d'œuvre, tant sur le plan qualitatif que sur le plan quantitatif. L'accroissement de la production demande plus de bras, la pression des marchés exige aussi que l'on demande plus aux personnes. Plus question d'aller faire ses courses, ou de ne pas travailler parce que la température est jugée excessive. Il est fort probable qu'exiger de l'ancienne main-d'œuvre féminine et locale ce que l'on va demander aux travailleurs immigrés que l'on fait venir à cette période aurait été une occasion de tensions. Est-ce que cela a contribué à la substitution des unes par les uns? Il est probablement impossible de répondre car au même moment les transformations sociales et économiques du pays poussaient au même mouvement.

Le temps des hommes seuls: les immigrés

La production de fruits croit fortement depuis une trentaine d'années. Il ne s'agit plus uniquement de fournir les marchés locaux ou les grands marchés nationaux; la distribution s'est également modernisée. Les quantités à traiter deviennent importantes. Les impératifs des marchés également. Le ramassage des fruits, en l'occurrence les cerises, les rouges comme les blanches exige un travail plus rapide, ne supportant pas les aléas d'humeur ou disponibilité de la main-d'œuvre. A l'image de l'industrie, l'agriculture fait appel à l'immigration (voir *Études rurales* n. 135-136). Dans ce secteur du Calavon, les premiers à venir sont des Espagnols, puis plus tard des Marocains («la main-d'œuvre maghrébine c'est une époque où la main-d'œuvre espagnole commençait à décliner parce que l'Espagne a commencé à leur offrir beaucoup plus de travail, et donc ça les intéressait peu...»). Mais la situation est variable selon les exploitations. Certains agriculteurs ont conservé, encore aujourd'hui, des équipes d'Espagnols, là où d'autres les ont remplacés, pendant un temps, par des Marocains avant d'employer des gitans.

> On est venu sur la main d'œuvre espagnole d'un coup là; et on a commencé à faire les contrats aux Espagnols et tout ça, on manquait de main d'œuvre, c'est pour ça qu'on a fait venir les Espagnols, et là, ben oui, pendant quelques années, j'ai commencé à prendre des contrats d'Espagnols, et après j'ai commencé à prendre des Marocains dans les années 70 74 73 75, par là il me semble j'ai pris des Marocains ... pendant deux ou trois ans j'ai pris des Marocains parce que j'employais un gars six mois de l'année, comme marocain, il me faisait venir de ses cousins et tout ça; ... j'en ai pris pendant deux ou trois ans et puis après j'ai eu l'occasion de reprendre des Espagnols j'ai repris des Espagnols, et j'avais des équipes formidables aussi, j'avais tombé sur une famille de cinq, et c'était impeccable [MD].

Par rapport à la période précédente, les rapports entre employeurs et saisonniers sont modifiés. La familiarité n'est plus de mise. La venue de ces travailleurs étrangers se fait par l'intermédiaire de l'Office des migrations internationales (OMI). Les formalités sont obligatoires, elles ont un coût, en temps et en argent. Ces hommes viennent pour quelques semaines par an. Au début en tous cas, on ne les connaît pas. Si par chance les mêmes reviennent d'année en année, l'agriculteur est soulagé. De plus, on ne sait pas qui va venir. Dans les souvenirs des agriculteurs, les Espagnols qui venaient étaient toujours

des gens de la campagne, donc connaissant un minimum le travail quand ils ne le connaissaient pas parfaitement. Par contre, l'expérience de la main-d'œuvre marocaine est différente. Certains se souviennent d'avoir reçu de jeunes hommes qui n'avaient jamais tenu un sécateur ni vu un arbre fruitier ou une vigne de près. Dans ces cas-là, les rapports se tendaient rapidement. En effet, la récolte des cerises est brève, l'apprentissage doit se faire très vite car dès les premières caisses, c'est la rentabilité de la saison qui est enjeu; il ne saurait y avoir de gaspillage. Car même si, comme l'écrit Françoise Berquelot [1994: 149], «la main-d'œuvre étrangère "s'auto-recrute", selon les besoins, à la demande de l'employeur, grâce aux liens familiaux ou villageois», dans le cas de la cueillette des cerises le temps est trop court pour que «la formation aux tâches» ne souffre d'un quelconque délai. La durée de la "saison" est trop brève pour qu'un «auto-contrôle» véritablement efficace se mette en place, s'il n'existe pas de manière préalable. Il semble que la différence d'appréciation sur les travailleurs originaires d'Espagne et du Maroc porte sur ce point. Les premiers constituant plus sûrement un «groupement auto-organisé, (...), collectif ainsi recomposé chaque année (qui) s'impose comme règle une scrupuleuse égalité des salaires entre ses membres» et «ainsi, ce système ne suit pas les règles habituelles du marché du travail où le zèle, la compétence et la qualification individuels sont valorisés».

Pendant un temps, comme pour les femmes du village, les agriculteurs organisent le repas de midi, et parfois du soir; puis petit à petit, à partir des années '70, ils préfèrent mettre à disposition des travailleurs saisonniers un coin cuisine qui complète le logement et la salle d'eau qu'il faut leur fournir. Cela représente un investissement supplémentaire, et une charge nouvelle. Pour une exploitation qui n'a que des cerisiers et des vignes, donc des travailleurs saisonniers pendant deux périodes de trois-quatre semaines, il s'agit d'une grosse organisation logistique qui ne sert que très peu de temps. Ce qui n'est pas le cas des exploitations ayant des serres légumières par exemple [Bourquelot, 1994].

Mais par delà ces frais et ces problèmes d'organisation d'espaces de vie, «l'embauche d'étrangers venus sans familles pour travailler en France est une aubaine pour les employeurs: la vie sociale de ces hommes est réduite à la fréquentation de leurs collègues, et leur permet d'accepter de faire des heures supplémentaires, seul moyen pour eux d'augmenter leurs gains pendant la campagne» [idem: 148]. Si cela est vrai, pourtant ce n'est pas toujours, aux yeux des paysans producteurs de cerises, une qualité. Il est des moments, selon les cours du marché, où il peut être préférable d'attendre un petit peu avant de porter les fruits chez le distributeur, et donc de différer la cueillette, ou de la ralentir. Dans ces périodes les intérêts des uns et des autres ne sont pas totalement convergents et, évidemment, cela peut être une source de tension.

Les travailleurs saisonniers espagnols ne sont venus massivement que durant une dizaine d'année; l'Espagne leur offrant rapidement suffisamment de travail. Pourtant, certains ont continué, et continuent toujours, à venir dans la vallée du Calavon, faire la cueillette des cerises:

> ...et d'ailleurs à l'époque, ils venaient "sentimentalement", ils ont continué à venir plus par sentimentalité, parce que ça leur faisait un peu des vacances, allez, c'était plus pour ça plus que pour autre chose. La main-d'œuvre espagnole: ça avait commencé dans les années '60.

Ils sont remplacés par des Marocains. Mais les rapports avec les agriculteurs sont plus compliqués. Ceci pour deux raisons au moins. Tout d'abord à la différence des Espagnols qui ne venaient que pour faire la saison et voulaient repartir chez eux au plus

vite, nombre de travailleurs marocains espéraient pouvoir transformer leur contrat saisonnier en opportunité de rester travailler en France, ce qui ne pouvait en aucun cas être possible chez les producteurs de cerises. En second lieu, et il y a un lien avec ce qui vient d'être dit, les contrats faisaient l'objet de négociation, au Maroc, dans des termes que l'agriculteur ignorait. Un travailleur immigré, travaillant sur l'exploitation à l'année, proposait à l'agriculteur de lui fournir les noms de personnes souhaitant venir faire la cueillette. Pour faire parti des élus, les futurs travailleurs saisonniers devaient payer jusqu'à 1000 francs à la famille de l'immigré «installé».[3] Les malentendus étaient fréquents: persuadés de venir travailler à l'année, les travailleurs marocains apprenaient de la bouche de l'agriculteur qu'il n'y aurait pas de travail au delà de la saison des cerises. Cela pouvait facilement créer des tensions dans l'équipe, au moment de la récolte, ce qui ne saurait convenir au bon déroulement du travail.

Si par rapport à la main-d'œuvre qui les a précédés, les travailleurs saisonniers immigrés ont l'énorme avantage d'assurer une productivité forte, ils ont, aux yeux des paysans, un "défaut": l'argent qu'ils empochent, légitimement, n'est pas dépensé sur place, ou en France, mais dans leur pays d'origine. Autant l'économie locale pouvait bénéficier, de manière différée ou non, de cette redistribution que permettait l'argent gagné aux cerises quant les cueilleurs, en faite les cueilleuses, étaient du village ou des environs, autant le souci des travailleurs saisonniers était l'épargne; logés, parfois nourris, n'ayant pas de loisirs durant la période de leur présence sur l'exploitation, ils ne dépensaient rien. Par contraste, on voit déjà là se profiler les qualités principales que reconnaissent les agriculteurs à ceux qui vont remplacer les travailleurs immigrés saisonniers dans les cueillettes de cerises: les "gitans". Ils sont nombreux, disponibles, français et dépensiers.

Le temps des gitans: des familles élargies

Dès 1968, sur certaines exploitations, des familles gitanes vont être embauchées pour effectuer la cueillette de la cerise blanche, travail payé "à forfait", c'est à dire au kilo de fruit ramassé. La rémunération de la cerise rouge se fait, quant à elle, à l'heure; selon les exploitations, les familles gitanes effectuent les deux type de travaux ou non. Dans l'histoire de l'usage de cette main-d'œuvre particulière, il faut noter que les agriculteurs indiquent deux temps, correspondant à deux expériences différentes. En effet, si tous reconnaissent parler entre eux de "gitans", ils soulignent que ces "gens-là"[4] se font appeler "Voyageurs", ce qui indique leur proximité avec les populations dont parlent Williams [1993] ou Reyners [1992]. Pourtant, dans leur expérience, ils distinguent la période de travail avec "les bruns", expérience écourtée, au profit du travail avec "les blonds". Actuellement une recherche est en cours autour de ce thème Blonds/Bruns, le terme "bruns" désigne ceux qu'ils appellent aussi les "gitans espagnols", les "blonds" sont ceux qui sont qualifiés "de l'Est" bien qu'ils soient, pour la plupart, originaires de la Région Centre.

Dans les années '70, pour les agriculteurs, l'arrivée régulière, au mois de mai, de 1500 à 2000 personnes aux environs d'Apt assure une réserve de main-d'œuvre disponible beaucoup plus simple à mobiliser que les travailleurs étrangers. Il n'est plus besoin de s'y prendre des mois à l'avance, de remplir les formulaire de l'OMI, de payer cet organisme, et de guetter avec anxiété l'arrivée de gens, inconnus souvent, que l'on

prévient au dernier moment, les fruits étant murs. Mais ce n'est pas là, les seuls avantages des Gitans.

Un logement autonome

Arrivant avec leur caravane, les Gitans soulagent les paysans de plusieurs problèmes de logistique: plus de logement à fournir, pas de cuisine à faire ou de local à mettre à disposition. Les premières années (vers 1970), les caravanes étaient rassemblées sur des terrains à la périphérie d'Apt créant de gigantesques camps attirant l'attention des pouvoirs publics et alimentant les discours stéréotypés visant les nomades. Rapidement certains agriculteurs proposèrent aux Gitans travaillant chez eux de s'installer sur un bout de terrain de l'exploitation. Ce principe se généralisera.[5] Le plus souvent, seront mis à leur disposition une arrivée d'eau, parfois un compteur de chantier EDF, voire l'accès à des toilettes et à une salle d'eau.

> ...moi je vois en trente ans, si je prends depuis que je les ai, depuis qu'ils sont venus chez moi eux [une famille élargie qui vient depuis 30 ans], et c'est vrai que j'ai eu un soulagement au niveau de faire la main-d'œuvre avec ces gens-là, moi, j'avais plus de contrat à faire, plus de papier, plus rien que la déclaration qu'ils arrivaient, qu'ils s'installaient, depuis que eux ils viennent; avant il fallait que je fasse un contrat pour les Espagnols ou un contrat pour les arabes, il fallait payer ce contrat à l'office de l'immigration, il fallait envoyer un télégramme pour les faire venir et tout le machin et vous ne saviez pas qui vous alliez avoir non plus, on peut avoir des brebis galeuses aussi, ou des mecs ils savaient même pas ce que c'était une vigne qui arrivaient pour ciseler! Et ben finalement quand on réfléchit à tout ça moi j'ai eu la chance de tomber sur ces gens qui sont ben sympa c'est vrai, eux; qu'on travaille en étroite collaboration je dirais même, moi, il y a pas de patron! y a pas d'ouvrier! Moi je suis l'employeur de main-d'œuvre c'est moi qui ai le souci, c'est vrai, de faire rentrer ma récolte parce que c'est ma récolte; c'est comme ça, c'est la vie qui veut comme ça, mais sur un coup de téléphone "bé vé! vous pouvez descendre en début de semaine ou fin de semaine prochaine vous avez qu'à descendre c'est bon" et vroum... ils installent leurs caravanes, j'ai pu de chambre à préparer, j'ai plus de... et ça va loin ça! mais c'est magnifique ça! Moi je dis quand on y réfléchi, c'est magnifique! [RD].

Le nombre fait la force

Prévoir la quantité de main-d'œuvre nécessaire à un chantier - c'est ainsi que certains appellent une plantation de cerisiers d'un seul tenant - est chose habituelle pour les paysans, mais les aléas de la météorologie peuvent imposer de mobiliser rapidement des forces supplémentaires ou au contraire de différer légèrement la cueillette. Les travailleurs étrangers, venus de loin, sont très efficaces, voulant rentabiliser au maximum leur présence mais ils n'offrent guère de souplesse sous ce rapport. A l'inverse, les Gitans arrivent en nombre, et souvent en surnombre. Les avis quant à leur performance sont très variables mais un accord unanime existe: «Leur force, c'est le nombre!». Aimant travailler tous ensemble, ils sont capables de mobiliser toute la famille élargie pour terminer rapidement un chantier:

> ...pour les cerises c'est des smala de 15 ou 20, des clans, chef de famille, tout est bien établi!

> Mais en fin, à la vérité, et bien quand même, ils viennent pour travailler. Tout au moins l'équipe que nous avons. C'est pas des surhommes, parce que c'est le nombre qui font les kilos, vous voyez!
>
> C'est le nombre qui fait la... qui fait la force, hein, honnêtement hein! Parce que vous disiez 200 kilos de cerises par personnes! Eux, ils en sont loin hein; eux ils ramassent, je suis sur qu'en moyenne ils doivent ramasser 80 kilos, pas plus même pas; comme ils sont 25, 30, c'est le nombre qui fait la force hein, alors ils voient toujours... Bon je dis: "Quand vous avez fini ce morceau, vous arrêtez; alors ils sont nombreux il faut que ça avance, si ils ont fini à 4 heures de l'après-midi ils ont fini à 4 heure de l'après-midi, c'est un peu ça qui les motive parce qu'ils sont nombreux. Vous en mettriez deux dans un coin... y a deux trois couples qui travaillent bien, qui ramassent 150 kilos par personne, bon cela vous les mettriez que ces quelques couples dans un coin, ils feraient leur journée mais les autres ils y sont parce qu'ils sont nombreux et parce que le morceau il est vite fini parce qu'on est trente à travailler dedans, mais sinon ils se découragent assez vite à mon idée... c'est cette manière de travailler à la tache, et en nombre et en groupe et en famille!" [BR].

Au contraire, si les contraintes météorologiques ou du marché imposent un ralentissement du rythme de la cueillette, les Gitans l'acceptent volontiers; cela permet un temps de repos qui n'est pas vécu comme perte de temps, à l'inverse des travailleurs étrangers qui préfèrent faire des heures supplémentaires et qui les revendiquent en tant que telles. Les gitans ne connaissent pas cette catégorie:

> De toute façon la main-d'œuvre maghrébine moi j'en ai eu, j'en ai plus voulu après parce que bon, j'ai eu des problèmes, petit peu, pas des gros problèmes, et j'ai surtout *vu* les gens avoir de gros problèmes; bon pis il faut dire les choses aussi, c'est que les gitans, c'est malheureux à dire mais... ils font, on fait des heures qu'il faut faire, je veux dire, ils sont pas là à chercher si il y a deux ou trois heures de plus ou pour emmerder pour les heures sup' tout ça, parce que c'est toujours un peu... on est pas trop... ils sont pas trop... ils sont pas embêtant! [BR].

Français et gros consommateurs

Considération importante pour tous les agriculteurs, les Gitans sont de gros consommateurs et ils sont français:

> ...comme je les [une famille de Voyageurs] connaissais, j'aimais autant prendre *ceux-là*,[6] parce que moi, je suis..., je préfère prendre *des français*, avant je prenais des Espagnols, bon les Espagnols ils prennent l'argent ils le mènent en Espagne, *eux bon ben ils sont en France*, ils dépensent tout *en France*, et comme c'était des travailleurs, je voyais pas de... je me suis dit il vaut mieux faire marché le *commerce français*, voilà pourquoi en fait ils sont venus un peu chez moi... [MD].

Outre le fait non négligeable qu'il n'y plus de contrat à établir avec l'Office des migrations internationales, l'argent gagné durant les travaux saisonniers est intégralement dépensé en France, et sur place pendant tout le temps où ils résident dans le canton; les commerçants du pays en bénéficient, malgré quelques inconvénients supposés:

> ...chaque fois pendant la saison des cerises, c'est vrai que, au niveau des petites épiceries dans les villages, ben forcément y a de la fauche mais de l'autre côté attention! il y a peut être un peu de fauche mais ces gens-là ils consomment, hein, mais allez voir un peu Leclerc à Apt ou Intermarché à Apt quand il y avait tous ces Gitous (*sic*) qui débarquaient à Saint Sat, c'était plein sans arrêt, sans arrêt, alors peut être qu'il y a un paquet de bonbons qui disparaît de temps en temps mais qu'est-ce que c'est? rien du tout; moi je vois, la manière, je vois eux là [une famille gitane des Alpes qui travaille depuis plusieurs année chez lui], c'est des gens qui achètent que des produits de premières qualités et comme ils sont pas bien équipés, ils ont des

> frigos mais c'est tout, ils ont pas les congélateurs et tout, mais c'est des gens qui gaspillent énormément et qui consomment énormément. C'est des gens qui à la fin du repas jette ce qui reste... ils jettent ce qui reste, c'est comme ça, c'est des gens qui consomment, alors... ça faisait quand même et oh faut pas gueuler les commerçants du coin! [BR]
>
> ...mais alors ils achètent, hein! ils sont nombreux, mais je vous assure que Leclerc Hein! ... comme cette année qu'il y avait pas cerises et qu'ils sont venus beaucoup moins nombreux, ben Leclerc l'a dit il l'a ressenti, et puis, bon off, je sais pas si ils volent tant que ça là-bas! [CB].

Les anecdotes sont nombreuses quant à la consommation «excessive» des Gitans. C'est un sujet à propos duquel s'exprime bien l'ambivalence des rapports Gitans/Société locale. Du point de vue paysan, il n'y a pas de jugement moral, mais plutôt un constat fortement réaffirmé: la venue de ces populations est un bienfait pour l'économie locale. Et ils observent pertinemment que, tous les jours, les femmes vont faire des courses dont les principaux bénéficiaires sont les boulangers, les bouchers, et surtout les supermarchés mais aussi, par exemple, les pharmacies.

> ... ils payent, ils laissent pas beaucoup d'ardoise nulle part! [CB].

Ils ont aussi remarqué qu'il existe une consommation ostentatoire qui va faire acheter, pour une naissance, un berceau à trois mille francs, ou bien comment, le temps de la saison des cerises blanches (le mois de juin), trois piscines gonflables, chaque fois plus grosses, seront offertes aux mêmes enfants!

A la différence de la main-d'œuvre étrangère, la main-d'œuvre gitane est une source de revenus pour le commerce local. En quelque sorte, sa présence élargit la plage de temps où le commerce de produits de première nécessité accroît son activité avec la venue de gens extérieurs à la région. Ceci dit, il est bien que cela ne dure pas, et que les touristes puissent arriver tranquillement, soulignent ceux pour qui le tourisme est devenu une seconde voire la première source de revenus.

Une organisation hiérarchique

Liée à la venue en nombre des Gitans, l'organisation familiale est notamment une dimension importante des atouts dont bénéficient les Gitans aux yeux des paysans. Au moment des cueillettes et hors ramassage des fruits proprement dit, les tâches ne manquent pas, tri, emballage, pesée, expédition ou livraison à la coopérative, formalités diverses... les producteurs n'ont matériellement pas le temps d'être dans les champs. Les petites exploitations accueillent environ une dizaine de personnes; mais certaines en reçoivent plusieurs dizaines, jusqu'à près de cent pour les plus importantes en surface. Le producteur ne pouvant suivre le travail de chacun, la hiérarchie familiale sert de relais. Dans tous les cas il y a un interlocuteur privilégié, en général un homme âgé, ou du moins un homme faisant office de *paterfamilias*.[7] C'est avec lui que se décide l'organisation du travail, celle du campement, et c'est à lui que seront faites les remarques quant à la qualité ou la quantité de travail effectué. Il est évident que pour l'exploitant cela constitue un indéniable avantage à cette période de l'année où les minutes sont comptées mais aussi parce que cela évite, aussi, de dire et redire la même chose à plusieurs personnes. Cela limite les frictions possibles et permet à l'agriculteur de travailler plus sereinement. Cette organisation collective qui prend en compte à la fois les habitudes de vie d'un groupe (les Gitans) et les intérêts des producteurs

rencontre la question de la norme sociale sous l'aspect du droit du travail.[8] La rémunération du travail peut devenir un problème mettant à jour des contradictions entre les normes d'un groupe et les règles juridiques. En effet pour le code du Travail la rémunération est individuelle, alors que pour la famille c'est un travail collectif effectué à la tache. De nos jours l'individualisation de la rémunération est respectée, au moins formellement par la déclaration d'embauche préalable, l'établissement d'une feuille de paye et le solde de tous comptes. Mais comme l'indiquent les agriculteurs, il s'agit là de documents "bidonnés", la vraisemblance des déclarations permet de se couvrir juridiquement alors même que les pratiques effectives sont proches de celles en vigueur il y a quelques dizaines d'années.

Parlant du travail d'un Sinti de la région de Grasse, Bernard Formoso écrit:

> Tous les ans profitant des vacances scolaires estivales, Boeuf, aidé de sa femme et de ses enfants, partait faire les cueillettes dans les départements du Var et des Alpes de Haute Provence. Plus la taille de sa famille augmentait et ses enfants grandissaient plus ces activités de cueillettes devenaient rentables. Boeuf travaillait à la tâche et était donc payé en fonction du poids de légumes ou de fruits ramassés. Plus il pouvait mobiliser de bras sous son autorité, plus il faisait de poids et gagnait de l'argent. (.../...) Ces activités offrent aussi et surtout des conditions de travail qui lui plaisent: il peut travailler à son compte, dans une ambiance familiale et gagne au bout de quelques jours ce que bien des Gadjé besogneux ont de la peine à gagner à la fin d'un mois de travail [1989: 54].

Au regard des livres de personnels des agriculteurs, il est facile de se rendre compte que les sommes encaissées par les familles gitanes au moment de la récolte des cerises sont importantes. Individualisées les feuilles de paye indiquent, par exemple pour le mois de mai 1997, des salaires variant de 3700 à plus de 9000 francs. Mais si l'on fait le total des sommes par famille alors on peut atteindre pour les deux saisons (la rouge et la blanche) des sommes allant de 100000 à 200000 francs.[9] On comprend alors l'importance de ces travaux dans l'économie locale et aussi dans l'économie domestique de ces familles. Comme dans d'autres secteurs d'activités la mécanisation qui se développe, a donné lieu au début à quelques actes de résistance sous la forme de sable versé dans les réservoirs des secoueurs.

Le temps des machines

Depuis une dizaine d'année des machines ont été mise au point. Elles secouent les arbres dont les fruits tombent, équeutés ce qui n'est pas un petit avantage pour les confiseurs qui les achètent. Mais pour accompagner le travail de la machine il y a toujours besoin de quelques hommes pour "tirer les bâches" sur lesquelles les fruits tombent. Pour nombre d'agriculteurs, la machine, souvent achetée à plusieurs car il s'agit d'un investissement de près de 300000 francs, est la condition *sine qua non* de la poursuite de la culture de la cerise blanche. Cet agriculteur nous résume l'analyse de beaucoup:

> …l'économie de ces 15 dernières années supposait l'emploi de personnel saisonnier, exprimé en particulier par des Gitans à la faveur de la cueillette des récoltes, cerises rouges et cerises blanches et autant pour les vendanges d'ailleurs… ça supposait il y a une vingtaine d'année l'embauche d'une quarantaine de saisonniers pour la cueillette des cerises et une dizaines de saisonniers pour la récolte des raisins. Et bien à l'époque actuelle avec un potentiel de production qui a augmenté en volume pour ce qui est des cerisiers j'en suis rendu à dix personnes parce que c'est des cerises cueillies à la main pour les huit hectares de rouges et pour les douze hectares de cerises industrielles c'est la machine qui les remplace, terminé, à

> 100%, terminé. J'en suis arrivé à un point … au début j'ai commencé où je faisais fifty-fifty, moitié manuel, moitié mécanique, maintenant c'est terminé, depuis cinq ans c'est ou la machine ou les cerises restent sur les arbres, c'est pas compliqué, terminé, je ne veux plus embauché personne pour cueillir les cerises à la main, c'est pas rentable, c'est pas la peine, pourquoi s'enquiquiner avec du monde, supporter des gens, prendre des risques parce que c'est toujours le patron qui est responsable, bien entendu, moi, ils sont tous déclarés, ça suppose que sur une cerise qui est vendue 5-6 francs le kilo, j'ai déjà presque 4 francs de coût de cueillette, me reste deux francs pour payer l'amortissement des plantations qui produisent qu'au bout de huit ans pour supporter de la mortalité pour le travail de toute l'année toutes les années qu'est supposé pouvoir vivre un arbre, sans tenir compte des années où y a rien parce qu'il y a eu une gelée, stop, stop c'est la machine ou c'est rien, terminé, et je n'embauche plus une seule personne., plutôt laisser les cerises sur les arbres. C'est un raisonnement économique, c'est pas être bravache ou … c'est comme ça d'ailleurs n'importe quel industriel ou n'importe quel juge de chambre de commerce il voit les choses de cette manière, je ne fais que suivre la règle générale… [AD].

Dans la région l'évolution des exploitations est forte. Certains agriculteurs préfèrent s'orienter vers l'exploitation de cette nouvelle ressource rurale qu'est le tourisme. Cela se fait par l'aménagement de chambres d'hôtes ou la réhabilitation d'anciens corps de bâtiment éloignés et abandonnés, remis en état et loués pendant la belle saison. Mais aussi, en préférant cultiver à destination de ces touristes qui viennent passer quelques temps dans le Lubéron. C'est, par exemple le cas de la vigne de cuve, avec des cépages variés, qui permet de faire du vin de qualité, vendu en bouteille et non plus en vrac; les vendanges sont totalement mécanisées, cette culture ne nécessite que peu de main-d'œuvre, de manière marginale.

Des miettes de travail

Parmi les agriculteurs qui continuent à faire de la cerise, blanche et rouge, l'emploi de main-d'œuvre saisonnière continuera même si la mécanisation en diminue le nombre. La machine ne peut quand même tout faire, certains terrains ne peuvent pas (encore?) l'accueillir, les arbres fragiles, trop jeunes, trop vieux ne doivent pas être secoués. Il est même un cas où les familles gitanes ont encore le dessus. L'année 1998 a connu un coup de gel qui a détruit près de 90% de la récolte dans certaines exploitations. Il n'était donc pas question de sortir la machine pour tenter de ramasser quelques fruits trop éparpillés dans les arbres.

> Il s'en ramassera toujours à la main, c'est mon organisation à moi; d'avoir quand même une main-d'œuvre qui permet cette souplesse, de ramasser des rouges, de faire fonctionner la machine, de ramasser des morceaux que vaut mieux ramasser à la main qu'à la machine; on perd moins de temps et voilà; et c'est une certaine souplesse, l'année dernière si je les [les gitans] avais pas eu j'aurais laissé[sur les arbres]; j'ai ramassé 14 tonnes de bigarreaux, sinon j'en aurais ramassé 0! Si j'avais pas eu les gitans, je les aurais pas trouvé, si ils avaient pas l'habitude de venir chez moi! Bon! C'est un arrangement comme ça; (.../...) L'année dernière j'ai pas sorti la machine parce que j'ai eu 10% de ma récolte, et ils ont tout ramassé! Puisque c'était tout gelé, et y a donc des endroits où sur un hectare de cerisiers y en avait 300 kilos! quoi et bien ces 300 kilos ils les ont ramassés; et y avait 300 kilos par hectare et ils en ont ramassés 250 kilos. Heureusement j'ai ramassé 10% de la récolte grâce à eux, parce qu'ils ont rien gagné, je veux dire, le soir ils devaient guère avoir ramassé 15 ou 20 kilos chacun, mais heureusement qu'ils y étaient sinon je les aurais laissés; parce que je voulais pas sortir la machine, secouer des arbres... ça les aurait abîmer les arbres il valait mieux un peu leur épargner le passage de la machine, et heureusement les gitans qui ont passé partout! Parce que... au début, je leur fait voir le tour un peu de quelques morceaux où il y en avait un peu

> plus, j'avais scrupule de les envoyer dans des endroits où il y avait rien; et finalement: "ho yen a là, oh, y en a! T'as vu?", "oh oui y en a!" j'en voyais point, moi, mais enfin! C'est à dire que eux, ils voyaient que de toute manière ils étaient là, que même si ils gagnaient 40 francs par jour et ben c'était 40 francs ou trente francs, ou moins, plutôt que de rien gagner! Parce que finalement ils viennent ici, ils restent un mois, ils sont c'est quand même... Bon, c'est sur qu'ils sont pas partis avec beaucoup d'argent [CB].

La productivité accrue a écarté la main-d'œuvre locale, les contraintes administratives et logistiques ont éloigné les étrangers, la mécanisation n'élimine pas la main-d'œuvre gitane mais réduit le nombre de saisonniers nécessaires ainsi que leur temps de travail. Il ne leur reste que des miettes de travail, pourtant indispensable pour les agriculteurs. Sensibles à cette réalité certains agriculteurs décident d'augmenter les "saisons" pour lesquelles ils font appel aux gitans; en les employant pour les vendanges de raisins de table, à la place des étudiants ou des étrangers, ou même, les font-ils venir avant les cerises, pour effectuer le "débourgeonnage" et le ciselage des vignes. Mais quelques exploitants disent ressentir une pression régulière de la part des voisins ou des autorités pour qu'ils évitent d'employer "ces gens-là" alors même qu'ils ne trouvent aucune raison logique de ne pas le faire.

Mobiles plutôt que nomades

Les Gitans venus pour les saisons ne sont pas perçus comme de véritables nomades. Au cours des discussions avec les agriculteurs, ils insistent sur l'urgence d'un retour rapide vers leur résidence ordinaire. En général ils y ont laissé une partie de la famille qui est chargée de veiller aux installations. Dans la même logique, ils guettent quotidiennement la météorologie à la télévision afin de s'assurer qu'il n'y a pas de risque d'inondations,[10] chose dont on s'assure aussi en téléphonant aux membres de la famille restés sur place. Comme le note P. Williams:

> Les travaux agricoles saisonniers et les événements religieux (pèlerinages catholiques ou conventions pentecôtistes) sont devenus les seules occasions d'atteler la caravane et de parcourir de grandes distances mais pour des périples de moins d'un mois [1993: 71].

Venus faire les cerises dans le canton du Calavon, nombre de familles repartiront pour le centre de la France, certaines reviendront faire les vendanges dans le sud, les autres préférant les faire sur leur terrain traditionnel, le Beaujolais. Il est probable que la mécanisation des vendanges dans cette région, comme ailleurs, a induit une diminution de la demande de main-d'œuvre et que c'est aussi pour cela que les Voyageurs du centre ont prospecté, pour les vendanges, ce territoire du Sud sur lequel ils ne faisaient que les cerises.

Sédentarité récente et provisoire?

Parallèlement certaines familles ont modifié leur lieu de résidence, elles se sont "sédentarisées", ou ont choisi comme base de rayonnement, cette région du Calavon. Du coup elles deviennent disponibles pour d'autres récoltes qu'elles n'effectuaient pas précédemment; c'est par exemple le cas des carottes, l'hiver... avant que ce ramassage,

lui aussi, se mécanise ou disparaisse au profit des nouvelles zones de production du Sud-ouest.

> Bon, les familles qu'on a nous ici, parce que c'est pour ainsi dire tout de la même famille, ils sont tous parents, pas que chez moi, dans la région entière, tous à peu près apparentés, ils sont cousins, ils sont beaux-frères, ils sont cousins de la cuisse gauche, mais ils sont tous parents, bon, ce sont surtout des gens qui se sont *installés*, ici, parce que avant ils étaient tous réunis sur Saint Rémi, vous voyez les Alpilles là, il y avait beaucoup de … là-bas et puis le boulot a commencé a être moins important un peu là-bas, ou je sais pas, ils ont commencé à monter ici, disons, à la venue des carottes, ça a commencé, parce que je vais vous dire, la cerise là c'est autre chose, par rapport … ça peut faire deux choses différentes, ces familles là qui sont quand même un nombre important, sont venues quand la carotte a commencé à se développer ici dans la région, c'est à dire dans les années 70, à quelques années près, années 70; la carotte a commencé à évoluer parce qu'il y en avait avant, c'était trois quatre producteurs qui en faisaient un petit peu, puis dans les années 70 ça s'est développé beaucoup plus, et ces gens là sont venu s'installer ici, dans des caravanes, enfin comme ils avaient l'habitude de vivre, et ils ont commencé à faire la saison des carottes et ils travaillent, eux, à la tâche, 80% de leur boulot c'est tacherons; ils ont fait les carottes l'hiver, et puis ils étaient là, certains ont fait des cerises à un endroit ou à un autre, et après ils ont fait les oignons, chez le producteur qui faisait les oignons, puis après ils ont ramassé des courgettes, puis ils ont ramassé des tomates, vous voyez… mais à chaque récolte ils changent de propriété … de patrons; ils arrêtent, d'abord ils font une pause, ah oui! ils font une pause, attends! ils se reposent 8 ou 10 jours, bon; ben ils se sont installés bon ben ils tournent comme ça, c'était les parents maintenant c'est les enfants, bientôt on a les petits enfants de ces familles là, mais ils se sont installés, maintenant ils ont achetés une maison et … pratiquement plus de caravanes, peu, tous ceux qui se sont installés ici, ils ont tous des maisons, et ils vivent … on peut pu dire c'est des gitans maintenant, c'est des saisonniers tout simplement!

La réduction du temps passé à faire une saison (cerises blanches, vendanges, etc.) rend plus difficile le voyage. Il n'est plus aussi intéressant d'atteler et de faire des centaines de kilomètres si le travail à effectuer ne va prendre que quelques jour voire une semaine. Par contre en étant installées dans un secteur où les saisons se succèdent, laissant des temps morts importants, ou en tout cas incompatibles avec les impératifs de la main-d'œuvre immigrée, les familles gitanes procurent aux paysans une solution satisfaisante: ils n'ont pas à aller chercher la force de travail car celle-ci est localement disponible; de plus par son mode de vie familiale et par ses habitudes elle n'exige pas d'emploi à l'année longue. Aparna Rao [1985:109] proposait de penser «le nomadisme comme stratégie d'adaptation», en particulier à la demande de service. Dans le cas présent on pourrait poser que la sédentarisation, provisoire (?), est une stratégie nomade d'adaptation aux transformations de la demande de main-d'œuvre dans le domaine des cueillettes. L'évolution future de la production agricole, sa mécanisation, sera un facteur de modifications des rapports entre paysans et gitans; mais pour autant la forte adaptabilité des deux groupes aux contraintes économiques et techniques qui leur permettent de vivre peut encore réserver des surprises.

Marc Bordigoni
(Céreq, Marseille)

BIBLIOGRAPHIE

Doerr, J.
1982 *Où vas-tu, Manouche?Vie et Mœurs d'un Peuple Libre,* Éditions Wallada.

Dollé M. P.
1980 *Les Tsiganes manouches,* Sand, chez l'auteur.

Lick
1998 *Scènes de la vie manouche. Sur les routes de Provence avec les Sinti Piémontais,* Chateauneuf-les-Martigues, Éditions Wallada.

Mendras, H.
1992 (1967) *La fin des paysans,* Babel.

Navel, G.
1947 *Travaux,* Paris, Gallimard, réed. Folio.

Rao, A.
1985 "Des Nomades méconnus", *L'Homme,* juillet-septembre, n. 85.

Segalen, M.
1980 *Mari et femme dans la société paysanne,* Flammarion, Paris.

Simonneau, S.
1987 *Les groupes tsiganes dans la région centre. Problèmes d'accueil et d'insertion des nomades dans la société contemporaine.* Thèse de 3ème cycle, Institut de géographie, Paris IV Sorbonne.

Poitrineau, A.
1992 *Ils travaillaient la France. Métiers et mentalités du XVI^e^ au XIX^e^ siècle,* Armand Colin.

Reyners, A.
1992 *La roue et la pierre. Contribution anthropo-historique à la connaissance de la production sociale et économique des Tsiganes,* Thèse de doctorat, Université de Paris V.

Reyners A., Williams, P.
1990 "Permanence tsigane et politique de sédentarisation dans la France de l'après-guerre", *Études rurales*, 120: 89-106.

Williams, P.
1993 *Nous on en parle pas. Les morts et les vivants chez les Manouches,* Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Zonabend F.
1979 "Jeux de noms. Les noms de personne à Minot", *Études rurales*, avr-juin, 74: 51- 85.

---

[1] Ce travail a été réalisé à partir d'une enquête qui a eu lieu durant l'hiver 1998/1998 auprès d'agriculteurs du pays d'Apt (Bonnieux, Goult, Saint Saturnin d'Apt, Sivergues…). Ils ont tous entre 50 et 70 ans, sont producteurs de cerises (rouges et blanches), souvent de raisins (de cuve et de table), parfois de quelques cultures complémentaires (tomates ou carottes). Ils se connaissent tous, ont les mêmes méthodes de travail et relatent les mêmes expériences de l'usage des diverses mains-d'œuvre. Ils ne sont identifiés et distingués, pour les citations extraites des entretiens, que par leurs initiales.

[2] Au cours de ce travail j'emploierai le terme de "gitan" car c'est celui qui est effectivement utilisé par mes interlocuteurs; même si c'est chaque fois après un rappel que l'usage de ce terme est moins "politiquement correct" que celui de "Gens du Voyage". Sur cette question des appellations, voir Williams [1993] et Reyners [1992].

[3] Extrait d'entretien sur ce thème: «...mais alors eux [les Marocains], ils m'avaient fatigués, hein -[sifflements] - ha ils m'avaient fatigué! Parce qu'il y avait une mentalité encore à part là dedans; celui qui était depuis six mois [chez moi], j'y ai dit: ,,Si tu connais deux ou trois collègues...,, Parce que j'ai préféré prendre... c'est toujours pareil on travaille toujours ensemble... Parce que qui on va avoir là-bas au Maroc pour faire venir? Alors: ,,Combien il en faut?,, j'y dis: ,,trois quatre cinq!,, Allez, trois, quatre ou cinq; il me donnait les noms, tout ça; je faisais les contrats, j'envoyais là-bas, je payais le contrat et le gars il rentrait à la date où... bon. Mais lui à l'époque il prenait 1000 balles, par tête, que les gars ils payaient à sa famille là-bas, et un jour y en a un qui faisait des études là-bas, qui allait à l'école et tout, il me dit: ,,Toi pas payer le contrat à mon cousin!,, ,,Attends -j'y dis - explique moi, j'ai pas compris là!". "Ben oui, parce que le cousin, lui, il m'a fait déjà payé le contrat à moi et tout, alors toi pas payer le contrat!,, ,,Alors ça,- moi, j'y dis - vous arrangez vos petits comptes, mais moi, c'est l'office de l'immigration qui me demande de l'argent ton cousin, j'ai rien à voir avec ça, moi!,,. "Oh pauvre! ça avait fait une bagarre cette histoire! Puis là, ils avaient vu qu'ils s'étaient fait prendre pour...; et d'ailleurs ça avait commencé un peu,

alors après il voulait partir celui il se disputait tout ça hououuile!"» [RD].

[4] Comme le remarquait déjà Françoise Zonabend à Minot, les Gitans existent en nom collectif, à la limite de l'espace des gens que l'on peut nommer individuellement et avant l'espace où sont des gens dont on ignore le nom. «Pour les gens du village, tous ces individus [les gens de passage] sont loin d'avoir le même statut social et si on leur demander de les situer hiérarchiquement, ils placent au bas de l'échelle les mendiants remplacés de nos jours par les familles de gitans. Surnommés "les Braques", ces derniers se déplacent en groupe, cueillent l'osier et fabriquent des paniers qu'ils vendent aux habitants» [Zonabend 1979: 57].

[5] Il est même un cas où un paysan a acheté un terrain de 5000 m^2 à la seule fin de permettre le stationnement de la famille qui depuis 25 ans travaille chez lui.

[6] C'est moi qui souligne.

[7] J'appelle *paterfamilias* la personne, généralement un homme, qui joue le rôle de "chef" d'un groupe vis-à-vis des interlocuteurs *gadjé*; chaque groupe pouvant l'appeler différemment et les paysans, selon le degré de familiarité, l'appellent soit "le chef", "le patriarche", "le père", ou encore "le Père Machin" quand ils sont en rapport avec lui depuis des années.

[8] Sur ces aspects de la question, l'organisation en collectif de travail, les problèmes de rémunérations et l'emploi de "sous-traitants" extérieurs à la famille, se reporter à Marc Bordigoni, "Le trimard, le gitan et le paysan", à paraître dans *Le monde alpin et rhodanien*, premier trimestre 2000.

[9] Cela n'est pas sans rappeler ce qu'écrivait Henri Mendras: «Le salaire d'un saisonnier qui se louait l'été de la Saint-Jean à la Toussaint était presque aussi élevé que le salaire de l'homme loué à l'année: les quatre mois d'été avaient presque la même "valeur" que l'année toute entière. Les journaliers le savaient bien qui restaient inemployés tout l'hiver et n'avaient que cent ou cent cinquante journées d'emploi par an» [1992: 89-90]. Faisant le décompte du temps de travail des membres d'une famille gitane qu'il connaît depuis une vingtaine d'année un agriculteur indique les mêmes chiffres: «vous savez, nous ils commencent avec les cerises, avant ils font rien, ils font leur ferraille un peu, ils vivent là-haut [le Massif central]! Ils descendent au mois de mai, ils vont au pèlerinage gitan, encore des Saintes mais pas trop, mais enfin ils vont toujours faire un tour; nous ils sont pas particulièrement pratiquants, m'enfin... et ensuite ils font les cerises après ils remontent dans le Puy de Dôme: ils font les maïs, pour castrer les maïs de semence; ils font les vendanges dans le Beaujolais. Alors... les cerises, les maïs, les vendanges... ils font un peu des aïls (*sic*), ils achètent des fois des tonnes d'aïls qu'ils mettent en paquets, quoi, à façon... C'est tout ce qu'ils font hein, on va dire qu'ils travaillent... quatre mois! peut-être pas... en saisons, hein après huit mois de l'année ils bricolent...».

[10] De nombreuses familles ont pu ou du construire sur des terrains situés en zone inondable.